

Cléo,
Maxime Barkowski

Des perles d'ennui percent mes souvenir. Cléo n'y était pas encore. Elle n'est apparue qu'une fois, Cléo, c'était l'été dernier. J'avais passé tout le mois de juin coincé entre le comptoir de bouffe au cinéma du centre-ville et les soirées de détraqués à ne plus savoir comment finir mes nuits. Le reste du temps, je le brûlais à la bibliothèque de mon quartier, à lire de tout, des journaux aux revues scientifiques, en passant par toutes sortes de livres des plus étranges manifestes ésotériques aux grands romans américains. Vu que j'avais pas payé ma carte de membre à la bibli, je pouvais rien sortir du lieu et je devais donc me cantonner à rester assis dans un coin, le plus proche de la fenêtre possible, histoire de capter au moins un rayon de soleil par jour. Je n'avais là encore aucune trace de Cléo. Ce n'est que vers la fin du mois qu'une bande d'amis d'HEC m'invite à défoncer le reste de ma soirée sur le belvédère de la ville rayonnante. Je pense que je lisais encore *Vingt quatre heures de la vie d'une femme* de Stefan Zweig à ce moment, parce que cette nouvelle, elle a beau être courte, j'ai passé plus d'une semaine à la terminer, tellement que je lisais et relisais chaque phrase avec la difficulté d'un gamin émotif qui n'arrive pas à exprimer le bout de son idée. Les enfants qui bégaiant, c'est mignon mais ça m'agace. Avant je bégayait sérieusement, c'est passé avec le temps, mais le côté honteux m'est resté. Je me tais beaucoup, ou plutôt je ne parle que rarement, c'est selon. Même ce soir-là, je n'ai pas trop parlé. Hakim me l'a fait remarqué, d'ailleurs. Il me parlait de filles comme il pouvait me parler des résultats récents d'Arsenal en Ligue anglaise, et au bout d'un moment il remarque que je feins moins bien l'enthousiasme que d'habitude.

— Qu'est-ce qui va pas bro ?

Je lève les yeux vers lui et j'esquisse un sourire convenu, tu sais c'est la même affaire depuis la fin de session, je suis crevé et je commence à supporter trop bien l'alcool pour réussir à masquer ma morosité. C'est plus difficile de ne pas virer émotif, même quand un groupe de vingt étudiants gueulent devant leurs autos sur les accents de rap qui découlent de leur spots sonores. L'ambiance y est. Je vois Matthias qui à l'air de passer le temps de sa vie, lui qui pourtant venait de magistralement se planter dans ses examens finaux. C'est pas grave. Rien n'à l'air grave avec lui, sauf les petites choses qui ont l'air de rien d'habitude et qui se comptent en quelques dollars, ça, ça peut le rendre fou si on a pas l'air de tout de suite coopérer. Valentine observe l'horizon à côté de lui, le regard lourd de sentiments simulés — à

la Sylvester Stallone quand à la fin des *Rambo* il a décimé l'armée communiste et prend un temps pour être émotif en pensant sûrement à une femme qu'il aime ou aux recettes du film au box-office. L'autre jour Valentine m'a demandé ce que je lisais en ce moment à la bibliothèque.

— *Une saison en enfer* ? a-t-elle commenté. Wow, c'est cool comme titre, je savais pas que Rambo avait écrit... Mais c'est vrai qu'il a écrit lui-même les *Rocky*, tu savais ?

Valentine est en première année de gestion d'entreprise. Elle aime regarder des séries Netflix pendant que Matthias joue sur son PC ou dort à ses côtés. Elle est très insouciante à part ça. Elle pense qu'elle fera une bonne directrice des ressources humaines. Matthias, lui, attend son moment pour se ressourcer humainement avec son ex. Ça va être un sacré coup pour Valentine de le voir repartir chez la concurrence. J'attends de voir. Je sens Hakim me jeter de petits regards inquiets sans savoir trop quoi dire, puis il plonge son regard sur son écran de cell où il vérifie mécaniquement les cours en bourse de ses actions achetées dans des marques de grande surface.

— Ça va *krash* demain, c'est sûr. Je vais revendre *live*, me glisse-t-il en me pointant l'écran où est affiché le *stock market*.

Puis il susurre des mots doux à son cellulaire pour influencer sur ses prédictions, avec la démente d'un trader cocké à l'os. Je commence à suer sérieusement. Ça, Hakim ne le remarque pas. Il a surtout remarqué une nouvelle à qui il s'empresse d'offrir à boire. Mais elle n'est pas dupe ni très *hypée* et accueille sa bière assez froidement. Ça tombe bien ça ne se boit pas chaud. Je ris. Tout seul. Valentine se tourne vers moi, un peu inquiète.

— T'as les yeux un peu vides... dit-elle.

J'écoute Noah débâter inlassablement sur la politique et les enjeux sociaux contemporains.

— Pis man, j'te l'dis — quand tu me dis *ouain ce que tu m'racontes c'est de l'idéologie* — genre comme si le marxisme ou l'écologie c'tait pareil qu'une religion — ben là moé j'envie te dire que ton fucking cours d'HEC soi-disant pragmatique c'est de la fucking idéologie pareil. On a toute une idéologie, y a pas de mal à ça, ça veut dire que tu réfléchis pis que tu accepte les idées des autres qui ont pensé le monde avant toé pour construire ton propre schéma de pensée. Là où ça devient dangereux en criss c'est quand tu *fais croire* que ton idéologie c'est du pragmatisme tsé, d'la *technique* mathématico-économique, d'la raison pure. Man, c'est pour ça que le néolibéralisme a gagné. Ben voyons câlisse, la *main invisib'*, le fucking *ruissellement des richesses*, c'tu pas de l'idéologie en esti ça là ? Faque niaise-moi

pas avec ta pseudo-technique hein, t'es aveuglé comme les aut' au FMI pis à Wall Street, ceux qui créent les crises et le chômage de masse. Pas de technique avec moi, c'est Heidegger qui disait ça, *le fondement de la technique n'est pas technique, il est idéologique*. Fucking Heidegger man. Alors ta technique...

Quand Noah parle, les gens l'écoutent. Noah étudie à la John Molson Business School de Concordia. Pas moins capitaliste qu'HEC, mais pas mal plus réputé, mais lui est un électron libre de toute façon — c'est pour ça qu'on est tous captivés. Je l'écoute mais j'ai même pas la force de lever la tête en sa direction. Je sais pourtant que Valentine garde un regard inquiet accroché en ma direction. Je me lève de la balustrade. Le vide se voit sur mes cernes, il est sous mes yeux, dans le ravin du Mont-Royal, je suis cerné de vide. Je me recule avec un talent d'équilibriste digne d'un veau mort-né. Valentine, elle est comme ça, toujours à s'inquiéter que les gens fassent une chute mortelle. Je suis tombé une fois, quelques roulés-boulés plus tard j'étais criblé de bleus et des rires venus d'en haut. Je fais quelques pas en arrière, en fait j'ai l'impression d'être fiévreux. Le contraste entre l'air climatisé de la bibli et la chaleur étouffante de l'été a dû me dégligner sévèrement. Je lui adresse un sourire maladif et je me décide à marcher un peu en solitaire. Je m'écarte de la meute et commence à chantonner entre deux gorgées bière. Je souffle par moment. Je suis les cercles de lumières qui relient les lampadaires entre eux. Je les filme un peu avec mon cell. Je fais un pas à-côté des autres et trébuche, perd pied et le retrouve à temps. Personne ne m'a vu. J'entends encore les rires raisonner sous mes pas pourtant. Je range mon cell, bien trop dangereux. Je n'ai aucune idée de qui je suis pour le moment. J'ai chaud, c'est tout, et mes mains sont moites et le front est luisant. Un bruit sec se fait alors entendre et un gars comme un tronc d'arbre jeté à ma face apparaît devant moi. Ça fait craquer des brindilles et grincer mes dents.

— T'es-tu perdu ? dit-il en riant.

Bien sûr que non, pousse-toi de là. Il me repousse. Je ne connais pas cette personne. Alors je le regarde dans les yeux.

— Si tu crie je te crisse mon poing d'a yeule, me susurre-t-il.

— *Fuck you.*

— Ben criss.

— Tu veux quoi ?

— As-tu du change mon esti ?

— J'ai juste dix dollars man.

— Donne-les moi.

— Tu peux rêver.

— Bon !

J'ai juste le temps de voir venir son coup pour l'esquiver aussi habilement qu'un ivrogne dont la boisson a assoupli les muscles. L'inconnu semble s'émerveiller de cette souplesse de gazelle que mon état second semble m'octroyer. Mon *drunk-sense* m'alarme pourtant très vite d'un nouvel assaut qui cette fois, hélas, fait mouche. PAF.

— Saperlipopette, fis-je en me repliant comme un accordéon à chaque syllabe.

Je me redresse, mais seulement pour subir un nouveau coup de massue dans la tempe. Puis un troisième avec ça. Bordel, ça me ferait presque pleurer.

— Ça va, ça va !

Je fais mine d'obtempérer, et ma feinte habile me permet de répondre par un crochet du droit de tous les diables. BIM. L'élan de ma frappe le fait reculer, je poursuis par un coup de pied au genou qui le plie à son tour façon origamique.

— Tiens, l'ami. Tu m'en diras des nouvelles.

Je le pousse très fort dans les broussailles qui nous environnent, un peu plus bas. Il fait quelques roulades en arrière et y disparaît dans un cri de feuilles agitées. Je le vois s'éteindre entre les fougères dont il ne ressortira plus. Je jette ma bière en sa direction avec un cri se voulant rageur et victorieux. Je poursuis mon chemin en gémissant. Une grimace fend mon visage endolori. Je me retourne quand j'entends mon agresseur s'agiter dans la végétation, et accélère ma promenade afin de m'en éloigner le plus possible et de rejoindre le bout des lampadaires jusqu'au Lac aux Castors. Il est fermé à cette heure mais je m'en soucie pas vraiment. Je n'ai plus peur de rien après mon coup de sang viril. L'adrénaline a remplacé la vague monotone de la soirée. Je vois le reflet de la Lune et de ses satellites de néons dans l'eau et je m'y dirige, histoire de me rincer la face meurtrie et trempée. Il n'y a plus aucun son que le bruit de mes pas tandis que je me rapproche de l'astre nocturne. Une fois devant, je me penche et finis par me gicler le visage de l'eau du lac.

Ô temps suspend ton vol.

Brrrrr. Secoue secoue secoue. Les cheveux mouillés glissent sur la peau jusqu'à ce que mes oreilles frissonnent. Je me redresse, mes sens acérés par la folie de la bile noire m'indiquent une anomalie dans ce décor. Je me relève comme un espion pris sur le fait, prêt à dégainer. Elle est là. Comme elle aurait pu être ailleurs, mais il a fallu qu'elle soit là, seule, attentive,

assis sur un banc en face, figure que mes yeux myopes avaient ignorés dans leur quête malade de rafraîchissement. Je l'entre-vois à présent. Je l'entends rire à demi-voix. Puis ne plus rien dire. Elle me scrute à présent. Le jeu est inégal, mon regard est perdu, a perdu d'avance. Elle ne dit rien, mais je sens la force de ses yeux qui aspirent mon image de leur pupille lunaire. Je frissonne. Je n'aime pas ça. Je me sens parcouru, visité, traversé par la paroi endommagée de ma peau, et dont la blessure sert de faille à cette touriste estivale. Elle continue de ne rien dire. Le silence est si léger que le rompre serait si facile. Je finis par décider, dans mon état boissoneux et écorché, de contourner tant bien que mal le lac pour divaguer jusqu'à elle, assise sur le banc de l'autre rive. Je passe sous la lumière du réverbère, et cela lui laisse tout le loisir de prendre la juste mesure de ma pâleur dégoulinante. Plus je m'approche, et plus je peux suivre son regard pour me rendre jusqu'à elle. Elle boit seule, elle aussi. Elle me suit des yeux et, dès que je commence à comprendre leur force, je ne résiste pas, je suis captivé comme ce chat qui suit le parcours d'un point au laser sur le mur du salon. Je distingue le vert et le marron, et je finis même par comprendre, à leur plissement moqueur, qu'elle a tout autant de mal à me voir de loin que moi. La portée de notre vue se rejoint donc à une distance honorable de quelques mètres. C'en est presque touchant. C'était purement animal comme rencontre, au sens d'*animal*, rien à comprendre de plus là-dedans, j'aurais pu être filmé par une caméra du National Geographic avec la voix doublée d'un reporter expliquant que *sa curiosité l'a emporté sur le risque, il s'est lancé vers sa congénère immobile, d'une démarche maladroite témoignant à la fois de son passif de combattant et d'une confiance en soi encore toute relative*. Je ne sais même pas comment m'expliquer. Si ça peut s'expliquer. Maintenant que je suis proche, je peux enfin saisir toute la solitude qui entoure son aura. Elle m'adresse un sourire léger, et ça me suffit. Je reste planté devant elle.

— Ça va ?

Elle soupire avec bienveillance.

— Ça y est. Tu as parlé. Il fallait le faire, hein ? Bien sûr qu'il le fallait.

— Euh... bah ouais quand même.

— Et toi ça va surtout ? Tu as un bleu sous l'oeil.

— Oh sûrement...

— Tu t'es battu ?

— Vaguement.

Son oeil vert me fait signe de m'asseoir, tandis que le marron juge sévèrement mon port

déplorable.

— Tu peux t'asseoir si tu veux. T'as pas l'air bien.

J'obéis. Mais je ne me pose pas trop proche, pas tellement pour elle que par peur de me frotter de trop près à son espace. Je ne pense pas à me rapprocher plus. Ou moins. Elle fixe le sol à ses pieds et elle sourit encore un peu.

— J'ai pas trop envie de te parler. Parler c'est se trahir, tu trouves pas ?

— Euh... bah un peu, ptêt. Mais t'as pas besoin de parler comme dans un livre non plus, là.

Ses rayons oculaires se relèvent jusqu'à ma face bleutée et je tâche d'esquisser un rire gêné.

— L'image que t'as de moi en ce moment, commence-t-elle... elle est fausse, mais je veux que tu la gardes. Ce sera la tienne.

Je comprends. Elle aussi ; et si je parle trop après ça, elle va être déçue, surtout après une telle première impression. J'ai peur d'être le premier à dévoiler ma médiocrité. Je préfère rester pour elle ce vagabond ruisselant à l'oeil poché. Mais à un moment il faut bien...

— Si je me tais, je dis, j'ai pas l'air plus mystérieux. J'ai juste l'air encore plus con.

— Mais non, mais non...

— Je te jure...

— Arrête.

Je remarque un livre dans sa sacoche.

— Tu lis quoi ?

— Un roman de Donna Tartt. Tu sais qu'elle en a écrit un tout les dix ans à peu près ? Ça c'est mystérieux je trouve.

— Connais pas. Tu aimes lire ?

— Oui et toi ?

— Ça va.

— Je t'ai déjà vu à la bibliothèque, tu sais.

— HEIN ?

— Tu lisais dans ton coin, proche de la fenêtre, si je me trompe pas.

— Ben ça alors...

Elle rit.

— « Ben ça alors » ?

Je trouve ça beau et discret comme rire, même si c'est moqueur.

— Tu... t'es dans le coin aussi ? je dis.

Elle secoue négativement la tête.

— J’y suis parfois, c’est tout. J’ai des amis là-bas.

Son cellulaire vibre. Elle se penche pour voir son message reçu et s’empresse d’y répondre. J’attends patiemment à côté d’elle. Elle hésite un petit peu avant d’envoyer, puis s’exécute et revient à moi.

— Scuze, fait-elle. C’est mon ami poète. Il s’appelle Arthur. Tu le connais sûrement, même s’il vit pas dans le coin.

Je jette un oeil au beurre noir vers le parc du Lac aux Castors.

— Ah... je sais pas. Peut-être. Moi aussi je vis pas « dans le coin »...

— Je lui disais juste au revoir. J’essaye de le dire à tous mes amis.

— Ah ? Tu t’en vas quelque part ?

— Sûrement.

— Où ça ?

Elle ne répond pas tout-de-suite, ses yeux verrons se perdent un peu entre eux, puis se retrouvent dans le flou de leur myopie avant de se rejoindre dans mon regard. J’ai un mouvement de recul mécanique face à ce *eyes-contact* pour le moins décontençant.

— J’aimerais aller au cimetière trouver la tombe de Nelligan. Peut-être un poète que tu connais, cette fois.

— Quoi... maintenant ?

— Oui je ne l’ai jamais vue. C’est l’occasion. Tu veux la chercher avec moi ?

— Euuuh... bah d’accord. Tu sais où chercher ?

— Vaguement, m’imite-elle.

Elle n’ajoute plus rien. Elle se lève simplement et commence à marcher. Je la suis, et j’ai l’impression que ça lui fait quelque part un peu plaisir, que quelqu’un l’accompagne. Pas forcément le gars perdu et qui serait qualifié de louche par 78% de la population si je n’avais pas cet air aussi désesparé et inoffensif. Mais quelqu’un, tout simplement, un inconnu, tant pis ou tant mieux. Elle me sourit à nouveau, en silence. Son cellulaire vibre à nouveau dans sa poche. Cette fois elle ne répond plus. J’ai une conscience confuse d’assister à un moment privilégié, une tranche de sa vie qu’elle ne révélera à personne, non pas qu’elle soit intéressante en soi, mais simplement parce qu’elle fait partie d’un moment intime, caché et qui témoignera plus tard de sa totale liberté que je ressens jusqu’au bout de sa démarche. On marche simplement, on humecte la nuit, je la vois pleurer à un moment, je n’ose rien dire, ma

fièvre baisse tandis qu'on s'approche à petits pas de l'entrée du cimetière Côte-des-Neiges. Il n'y a curieusement rien d'effrayant à remarquer ces premières pierres tombales bordées de végétation, c'est surtout tragiquement romantique, et c'est tout simplement beau. La Lune est toujours là, elle éclaire les stèles d'une aura consolante. Je n'entends plus que le bruit de nos pas, avant qu'elle ne rompe le silence :

— À côté c'est le cimetière juif, derrière la barrière. Mais nous, on doit le dépasser et monter à nouveau pour...

Un son sec et strident retentit siffle soudainement et elle pousse un cri en se jetant sur moi. J'ai dû instinctivement lui sembler plus sûr et maître de moi qu'elle, car je n'ai pas cillé, tant le bruit m'a pétrifié jusqu'au plus profond de mon clignement de paupière. Parfaitement figé, glacé, cryogénisé, j'aurais certainement pu rester mille ans dans cette position de statue médusée si je n'avais pas senti le poids de ses mains sur mes épaules. Elle se retourne vers la source sonore, la cherche de sa vue faible et paniquée.

— C'est juste l'arrosoir automatique, finis-je par dire avec toute la mélodie d'une voix enregistrée de répondeur téléphonique.

Je sens tout son corps se décontracter. Je m'aperçois que ses doigts, dont les ongles me seraient rentrés dans la chair sans la présence de tissu protecteur un peu froissé me servant d'habit, commencent à se décrocher peu à peu. Je lui pointe la source, et c'est le cas de le dire, d'un bruit à présent régulier et qui arrose dans un bal mécanique étrange les plantes et les fleurs avoisinantes. Je la sens frémir, et elle est parcourue d'une secousse d'hilarité qui la fait plonger tête la première dans le creux de mon épaule au croisement du cou. Je reste une nouvelle fois fixe sur mes appuis, mais de la pétrification mon cerveau passe au mode suivant qu'est le verrouillage automatique et tétanisant, ce qui veut dire que plus rien n'a le droit de bouger sous peine de mort. Elle rit encore un peu et a probablement tout le loisir d'humer toute mon effluve alcoolisée et suante, parce qu'elle se détache aussi vite qu'elle s'est agrippée. Mais son rire persiste et recouvre le bruit de l'arrosage automatique. On n'échange pas beaucoup de mots par la suite. Quelques onomatopées gênées et générales, sans doute. Elle marche en direction de la grille de fer pointillée de piques et l'escalade sans difficulté, puis m'invite à la suivre. Je m'exécute donc avec toute l'assurance et l'agilité que mes stages nocturnes chez les étudiants dépravés de la ville me le permettent et je réussis à m'écrouler de l'autre côté en ne perçant qu'une mince partie de mon jean. Pas de sang, pas de déchirure majeure du tissu, la vie continue dans l'autre partie du cimetière.

— Y avait pas une autre entrée ? finis-je quand même par dire.

— J'espère pour eux...

Elle recommence à marcher sans plus m'attendre.

— Tu sais où se trouve sa tombe ?

— Je pense, à peu près.

— À peu près ? fis-je en mesurant d'un balayement de regard toute l'étendue boisée de l'endroit.

— Je l'ai vu dans une fiche d'information du cimetière une fois. J'espère que je retrouverai.

Inutile de dire qu'on ne l'a jamais trouvé. Après des cercles et des rondes de questions laissées sans réponse, j'ai moi-même fini par laisser tomber. D'autant que plus la nuit reculait au loin et plus ma partenaire de recherche semblait se fatiguer et se renfermer à l'intérieur de ses yeux brouillés. On avait fait escale sur un banc, en face de graves et sobres pierres tombales, lorsqu'elle fit une concession à son silence emmuré.

— Je m'appelle Cléo au fait. Peut-être que tu entendas parler de moi un jour.

C'était vrai, même si sur le moment je n'ai pas tout-à-fait saisi le sens de cette affirmation.

— Cléo ? C'est... c'est cool, c'est original comme prénom. Je... OK je prends note, alors.

— Tu aimes les films ?

— Pas trop. Quoi, c'est un nom dans un film ? Genre *Cléopâtre* haha...

Elle m'a observé en écarquillant les perles floues et cristallines qui éclairaient son regard.

— Wow... ton haha sonne encore plus faux que les poèmes de mon ex — et il écrivait XD en fin de vers.

— Je suis navré.

Elle m'a pris par le dos de la main, et j'ai soufflé de soulagement du fait qu'elle ne se soit pas saisi plutôt de la paume, dont elle aurait mesuré toute son hydratation tiède au seul toucher. Le dos était sec et encore digne, et je pouvais dès lors encore soutenir son regard vague — et même s'il était en plein ressac lorsqu'elle murmura, avec de légères écumes au creux des paupières :

— Si tu le trouves un jour, tu lui diras bonjour de ma part, d'accord ? Je serai partie, moi.

On s'est fixés un moment.

— Ton ex ?

— Émile Nelligan.

— Émile Nelligan c'est ton... ?

— Tu te fous de moi là ?

— Un peu, mais tu... Tu vas sûrement revenir un jour, quand même ?

— Peut-être, ça dépendra... En tout cas, ce serait gentil de le faire pour moi.

J'ai hoché la tête. Et sur ce vœu, elle se laissa glisser hors du banc et je pense bien que sa rétine venait de sentir le premier signal, le premier reflet du rayon qui allait illuminer son air lunaire pour le reste de mon souvenir.

Rien ne sera pareil, me suis-je dit, et pourtant rien n'aura changé. Elle a fini par disparaître complètement. Après ça, j'ai dû déambuler quelques dizaines de mètres avant de me retrouver sur la rue Côte-des-Neiges et d'attraper le premier métro de la journée. Cléo avait laissé place aux premiers transportés du matin, un étudiant encore un peu éteint et penché sur la vitre, écouteurs aux oreilles et sac-à-dos aux pieds ; une femme entre deux âges (lesquels ?) prête à affronter cette journée de travail comme elle avait fait face à toutes les autres dans sa riche vie de peines et de satisfactions probables ; un grand monsieur aussi intrigant que ne l'est celui qui marche sous les fenêtres des maisons endormies en quête d'un lieu en-dehors de son temps — et tôt ou tard, il le trouvera, j'en suis sûr. Je reçois des messages d'Hakim et de Valentine. Je leur réponds. Tout va bien. Je rentre. Je ne me serais pas ennuyé.

